

À propos du recueil de poésie de Jean-Michel Maulpoix, *Le jardin sous la neige*, traduit en allemand par Margret Millischer, *Der Garten unter dem Schnee*, Leipziger Literaturverlag 2024 (Mercure de France 2023)

La nature fournit à la poésie les grandes métaphores universelles intemporelles, mer, eau, soleil, vent, neige... toutes, elles sont à double face, comme leur référent, source de vie et source de mort. Telle aussi la beauté, dont le dieu tutélaire, Apollon, est aussi celui du carnage.

Comme la saison d'hiver dans la vie des humains, la neige et le blanc sont des motifs récurrents dans l'œuvre poétique de Jean-Michel Maulpoix, au même titre que la mer et le bleu. Un de ses anciens recueils se nomme significativement : *Pas sur la neige* (2004). Dans *L'instinct de ciel* (2000), on peut lire ces lignes : « il faut tenir jusqu'au printemps. Mais le printemps ne viendra plus. C'est l'hiver. On attend la neige. »

Depuis qu'il écrit, la neige est pour Maulpoix un paysage intérieur : « L'intérieur de la tête, lui aussi, se couvre de neige ». Mais dans son dernier recueil *Le jardin sous la neige* (Mercure de France, 2023), la réalité a fini par rejoindre les mots ; le poète est devenu vieux, la déchéance physique et morale est une réalité, et la mort n'est plus seulement un sentiment ou une figure mais une menace concrète. « L'hiver qui survient n'est suivi d'aucun printemps. » La vie du poète entre dans le blanc.

C'est ce qui rend la lecture de l'ouvrage particulièrement poignant. J'ai été frappé par la dureté, le désespoir qui s'en dégage. Certes, Maulpoix s'est toujours montré lucide à l'endroit du désastre, la mort est toujours présente dans les moments poétiques, elle est partie constitutive du beau (plus c'est beau, plus c'est mortifère), l'écriture émergeant du chaos et frayant son chemin au bord de sa disparition. Mais dans ce combat perpétuel entre la vie et les mots s'efforçant d'informer le chaos, on a l'impression qu'ici c'est la vie, c'est-à-dire la mort, qui gagne la partie.

Il y a pourtant un grand effort vers la forme. La structure du *Jardin sous la neige* reprend celle déjà adoptée par *L'hirondelle rouge* (2017), livre d'un deuil, composé de neuf sections de neuf poèmes en prose. Le constat de ce désir de forme, comme souligné par la couverture reproduisant le beau paysage de neige de Monet, m'a un peu induit en erreur : je m'attendais vaguement en commençant ma lecture à de petits tableaux mélancoliques, comme une série de paysage de neige d'Hiroshige, la vieillesse et la mort suggérés par la neige et le blanc comme

motifs : bref, à quelque chose de *joli*. Pourtant, j'aurais dû savoir qu'un poète comme Maulpoix est incapable de produire du kitsch.

J'ai donc lu les premiers poèmes du recueil comme j'aurais reçu des pierres que le poète me lance à la figure. Des petits paquets de mots âpres, proches du réel mortifère qu'ils s'efforcent d'exprimer au plus près, des mots durs et noirs, *contre* la neige. « Pas de phrasé, ou presque » (*Histoire de bleu*, 1992) : ce qui est le style de Maulpoix, toute la poésie tenant dans ce « presque », comme l'a dit Antoine Émaz.

Par moments, la poésie semble l'emporter, la phrase prendre corps. Des alexandrins, des hexasyllabes, des octosyllabes surtout se laissent isoler :

« L'hiver déjà gagne le cœur »

« Voir le corps nu au fond de soi. Le corps qui serait fait de nuit. »

« La nuit qui vient est sans amour »

Et aussi, discrètement, la voix du poète se faire entendre, en sourdine, feutrée comme des pas sur la neige, ainsi dans cette séquence subtilement musicale : « Neige bientôt sous la neige, à force de pâleur, tout gelé au-dedans, pauvre cœur mort » (7/6/6/4 – cela pourrait être du Claudel...)

Dans ce combat qui semble ultime – cette *agonie*, toute la poésie du monde est appelée en renfort, mais en sourdine, avec la simplicité du grand art, on entend parmi beaucoup d'autres les voix de Baudelaire, Rimbaud, Hölderlin, et jusqu'à Orphée, la poésie elle-même. C'est une poésie savante qui pour être lue ne requiert aucun savoir. Le poète est au sommet de son art.

Il semble être tellement de plain-pied avec ses modèles qu'il les convoque familièrement, les nommant par leur prénom. Mais paradoxalement c'est à travers leur évocation que la littérature commence à perdre la partie ; car Maulpoix, qui manifestement reconnaît sa ruine prochaine dans la leur, n'évoque pas leurs textes immortels, mais leur déchéance semblable à la sienne. Les poètes glorieux sont réduits à leur carcasse de chair. Ainsi Charles, Arthur, et surtout *Stéphane*, à qui est consacrée la section entière intitulée « Toiles d'araignées » ne sont plus que des corps souffrants. Et le poète de s'interroger : « Mais pourquoi faut-il que l'aventure d'écrire se termine dans la décrépitude ? Est-ce le prix à payer ? »

« Paul, Stéphane ou Charles, ce délabrement par quoi une vie de poète s'achève ».

Quelle plus belle image que Stéphane Mallarmé lui-même pour symboliser la ténuité, l'évanescence, la fragilité, propriétés, précisément, de la neige ? Pensons à son merveilleux portrait par Manet, où il semble là et pas là, suspendu à l'instant, et prêt à s'évanouir dans le néant comme les volutes de la cigarette qu'il est en train de fumer ou un flocon de neige.

Ténuité, fragilité, vanité de la littérature et de l'écriture. La neige est bien sûr une métaphore de la page blanche, du Livre mallarméen qui ne cesse de s'écrire et disparaît dans le blanc. « La neige est la voix du silence ». Le silence d'où émergent les mots et où ils retournent.

Ultime combat, agonie ? Maulpoix sur son site affirme : « Ce livre est l'histoire de ma tristesse. Dans ce *Jardin sous la neige*, peut-être ai-je atteint cette fois quelque chose comme le bout de mon écriture. » Et, à la fin, défaite de la littérature ? Il semblerait : « Les mots se sont perdus. Ils ne veulent plus rien dire. » Mais ce sont encore des mots qui le disent. Les mots sont là, pauvres, opiniâtres sur la page blanche comme des branches éparses sur un champ de neige ou les rares pierres posées sur le vide du jardin zen.

Maulpoix commente encore ainsi son livre : « Le jardin sous la neige est un monde en noir et blanc comparable à celui qu'établit l'écriture, à ceci près qu'il est inversé : noir au-dessous, blanc au-dessus... »

« On en a fini avec les paroles ». Mais ça continue à parler.

Vienne, hiver 2024

Version allemande :

Über die **Jean-Michel Maulpoix** Gedichtsammlung, *Le jardin sous la neige* (Mercure de France 2023), Übersetzung ins Deutsche von Margret Millischer, *Der Garten unter dem Schnee*, Leipziger Literaturverlag 2024

Die Natur liefert der Poesie die großen zeitlosen universellen Metaphern – Meer, Wasser, Sonne, Wind und Schnee ...alle haben zwei Seiten wie das, worauf sie sich beziehen, Quelle des Lebens und Quelle des Todes. So auch die Schönheit, und ihr Schutzgott Apollon ist auch der Gott des Gemetzels.

Wie die Winterzeit im Leben der Menschen sind der Schnee und das Weiß immer wiederkehrende Motive in Jean-Michel Maulpoix' poetischen Werk, ebenso wie das Meer und

das Blau. Eine seiner früheren Gedichtsammlungen heißt bezeichnenderweise auch: *Pas sur la neige* /*Schritte im Schnee* (2004). In *L'instinct de ciel* (2000) sind folgende Zeilen zu lesen: „Man muss bis zum Frühling durchhalten. Doch der Frühling wird nicht kommen. Es ist Winter. Man wartet auf den Schnee. »

Seit den Anfängen seines Schreibens ist der Schnee für Maulpoix eine innere Landschaft: „Der Kopf ist auch innen von Schnee bedeckt“. Doch in seiner letzten Sammlung *Le jardin sous la neige* (Mercure de France, 2023) hat die Wirklichkeit nun die Worte eingeholt; der Dichter ist alt geworden, der körperliche und geistige Abbau ist Realität geworden, und der Tod nicht nur ein Gefühl oder eine Figur, sondern eine konkrete Bedrohung. „Dem kommenden Winter folgt kein Frühling. » Das Leben des Dichters tritt ins Weiß ein.

Das macht die Lektüre des Werks besonders erschütternd. Ich war von der Härte und der Verzweiflung, die sich darin zeigt, betroffen. Maulpoix hat sich zwar immer gegenüber der Katastrophe klarsichtig gezeigt, der Tod war immer in seinen poetischen Überlegungen präsent, er ist Bestandteil des Schönen (je schöner etwas ist, umso tödlicher), das Schreiben geht vom Chaos aus und bahnt sich seinen Weg am Rand seines Verschwindens. Aber in diesem ständigen Kampf zwischen Leben und Worten, die sich bemühen, das Chaos zu bändigen, hat man den Eindruck, dass hier das Leben, das heißt der Tod die Partie gewinnt.

Dabei gibt es ein großes Bemühen um die Form. Die Struktur von *Jardin sous la neige* übernimmt die bereits bei dem Trauerbuch *L'hirondelle rouge* (2017), angewandte, das auch aus neun Abschnitten mit jeweils neun Prosagedichten besteht. Die Feststellung dieser Formsuche, wie es auf dem Cover unterstrichen wird, auf dem die schöne Schneelandschaft von Monet abbildet ist, hat mich etwas in die Irre geführt: Beim Beginn des Lesens hätte ich eher kleine melancholische Gemälde erwartet, wie eine Serie von Hiroshiges Schneelandschaften, bei denen Alter und Tod vom Schnee und dem Weiß als *Motiven* suggeriert werden; kurz etwas *Schönes*. Doch ich hätte wissen sollen, dass ein Dichter wie Maulpoix unfähig ist, Kitsch zu erzeugen.

Ich habe also die ersten Gedichte der Sammlung gelesen, so als hätte mir der Dichter Steine ins Gesicht geworfen. Kleine Pakete von herben Worten, in der Nähe der tödlichen Realität, die sie möglichst nahe auszudrücken versuchen, harte, schwarze Worte, *gegen* den Schnee. „Keine Musik, oder fast keine“ (*Histoire de bleu*, 1992); Für Maulpoix‘ Stil bedeutet das, dass seine ganze Poesie in diesem « fast » liegt, wie Antoine Émaz sagte.

Zeitweise scheint die Poesie die Oberhand zu gewinnen, die Phrase Gestalt anzunehmen. Man kann Alexandriner, Sechssilber und vor allem Achtsilber herauslösen:

„Schon erfasst der Winter das Herz“ *L'hiver déjà gagne le cœur*

„Den nackten Körper im Grunde des eigenen Ichs sehen. Der Körper bestünde aus der Nacht. »
Voir le corps nu au fond de soi. Le corps qui serait fait de nuit.

„Die kommende Nacht ist ohne Liebe“ *La nuit qui vient est sans amour*

Und leise, zurückhaltend klingt die Stimme des Dichters, fast gedämpft wie Schritte im Schnee, wie in dieser subtil musikalischen Sequenz: „Schnee bald unter dem Schnee, durch die bleiche Farbe, innerlich ganz gefroren, armes totes Herz“ *Neige bientôt sous la neige, à force de pâleur; tout gelé au-dedans, pauvre cœur mort* (7/6/6/4 – das klingt fast wie Claudel...)

In diesem letzten Kampf, dieser *Agonie*, wird die Dichtung der ganzen Welt zur Verstärkung aufgerufen, aber leise, mit der Einfachheit der großen Kunst, hört man unter vielen anderen die Stimmen von Baudelaire, Rimbaud, Hölderlin, ja bis hin zu Orpheus, die Poesie selbst. Eine gelehrte Poesie, die beim Lesen keinerlei Wissen voraussetzt. Der Dichter ist auf der Höhe seiner Kunst.

Er scheint sich so sehr auf Augenhöhe mit seinen Modellen zu fühlen, dass er sie familiär mit ihrem Vornamen anspricht. Doch paradoxerweise verliert auch die Literatur durch ihre Erwähnung das Spiel, denn Maupoux, der offensichtlich seinen baldigen Verfall in ihrem wiedererkennt, erwähnt nicht ihre unsterblichen Texte, sondern ihren Niedergang, der seinem vergleichbar ist. Die ruhmreichen Dichter werden auf ihre fleischliche Hülle reduziert. So sind Charles, Arthur und von allem *Stéphane*, der der ganze Abschnitt mit dem Titel „Spinnweben“ gewidmet ist, nur noch leidende Körper. Und der Dichter fragt sich: „Doch warum muss das Abenteuer des Schreibens im Verfall enden? Ist das der Preis, der dafür zu bezahlen ist? »

„Diesen Niedergang, mit dem ein Dichterleben endet, nennen wir ihn Paul, Stéphane oder Charles.“

Gibt es ein schöneres Bild als das von Stéphane Mallarmé selbst, um die Zartheit, Vergänglichkeit und Zerbrechlichkeit zu symbolisieren, die genau die Eigenschaften von Schnee sind? Denken wir nur an sein wunderbares Porträt von Manet, wo er da zu sein scheint und wieder nicht, im Augenblick schwebend und bereit, sich im Nichts aufzulösen, wie die Schwaden der Zigarette, die er gerade raucht, oder eine Schneeflocke.

Zartheit, Fragilität, Flüchtigkeit der Literatur und des Schreibens. Der Schnee ist natürlich eine Metapher für die weißen Seite des Buchs, das Mallarmé immer weiterschreibt und das im Weiß verschwindet. „Der Schnee ist die Stimme der Stille“. Die Stille, aus der die Worte entstehen oder in die sie zurückkehren.

Letzter Kampf, Totenkampf? Auf seiner Webseite schreibt Maulpoix: „Dieses Buch ist die Geschichte meiner Traurigkeit. In diesem *Garten unter dem Schnee* habe ich diesmal vielleicht so etwas wie das Ende meines Schreibens erreicht.“ Und ist es am Ende die Niederlage der Literatur? Es scheint fast so: „Die Worte sind verlorengegangen. Sie bedeuten nichts mehr. » Aber noch sind es Worte, die das sagen. Die Worte sind da, armselig, hartnäckig auf der weißen Seite, wie verstreute Zweige auf einem Schneefeld oder die wenigen Steine, die auf die Leere des Zengartens gelegt werden.

Und Maulpoix kommentiert sein Buch noch so: „Der Garten unter dem Schnee ist eine Welt in Schwarz-Weiß, vergleichbar mit der des Schreibens, nur, dass sie umgekehrt ist: Schwarz unten, Weiß oben ... »

„Mit der gesprochenen Sprache ist jetzt Schluss.“ Aber *es* spricht weiter.

Jean-Michel Lou, Wien, Winter 2024 (trad. Margaret Millischer)